

XYZ. La revue de la nouvelle

Dans le bourg

He Shiguang



Number 42, Summer 1995

Nouvelles chinoises

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4429ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Shiguang, H. (1995). Dans le bourg. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (42), 62–72.

Dans le bourg

He Shiguang

Dans la petite rue de Lihuatun, un bourg perdu dans les monts Wumeng, Feng-le-Dernier, un grand type de plus de quarante ans, vit en paysan ruiné et en ivrogne. Ces dernières années, il n'y a que le diable qui sait comment il a traversé ses trois cent soixante-cinq jours par an. Personne ne s'occupe de lui. Pourtant, aujourd'hui, on ne sait pour quelle raison, il est amené comme témoin. Et le voilà, grimaçant de rire, debout entre deux femmes, devenu tout à coup un personnage !

— Feng-le-Dernier ! demande Cao Fugui, le secrétaire de la brigade, tout à l'heure, avant le déjeuner — c'est-à-dire lorsque les élèves rentraient de leurs cours du matin —, est-ce que tu es passé par l'entrée du bourg avec ton bœuf ?

Comme le différend a eu lieu au bourg, c'est à Cao Fugui, le secrétaire de la brigade, ou au secrétaire du bourg, Song, de trancher le litige. Mais, bien entendu, le secrétaire Cao a déjà pris Luo-la-Deuxième sous sa protection. C'est un cadre vêtu et coiffé à la paysanne, qui a le même âge que Feng-le-Dernier. Mais gardez-vous de le juger sur la mine, il s'agit d'un homme à l'œil pénétrant. Et ici, dans cette petite rue, tout le monde se connaît comme dans une grande famille.

Alors, Feng-le-Dernier, les doigts enfoncés dans ses cheveux ébouriffés, en clignant des yeux, dit avec son air toujours goguenard :

— On est voisins, pourquoi se quereller !

Sa réponse évasive provoque un éclat de rire général. Maintenant, on vient d'expédier le déjeuner, on est libre, la petite rue est agitée par les badauds, comme un étang troublé par une pierre lancée dans l'eau. Lihuatun est un bourg si petit, et la vie

y est toujours si monotone, que le moindre événement suscite la curiosité de tous ses habitants. Et ce Feng-le-Dernier qui veut faire le malin !

— Ah!... tu es donc passé par là ? C'était pendant le déjeuner ?

— Non, c'était au moment où les élèves rentraient pour manger !

— Oh ! avec ton bœuf ?

— C'est ça !

Il se gratte encore une fois la tête. Puis il ne peut s'empêcher de rire, la bouche déformée par un rictus, comme s'il voulait par là cacher sa timidité devant tout le monde. Alors, de nouveau, on éclate de rire.

À ce moment, Luo-la-Deuxième, une femme trapue qui se tient près de Feng-le-Dernier, se met à ricaner. Elle s'adresse à Feng, mais ses paroles en réalité concernent la pauvre femme maigre qui se trouve en face d'elle :

— Feng-le-Dernier, on a dit que tu étais là, et que tu as tout vu ! Ah ! quelle bassesse ! On a voulu voler une chose sans valeur !

Les cris de cette femme chassent immédiatement la joie provoquée par Feng-le-Dernier. Et on repense à cette ennuyeuse affaire... Ces dernières années, chaque fois que cette voix a retenti, on a eu le cœur imprégné de tristesse et de chagrin, comme un champ abandonné sous la pluie d'automne. Vous trouvez ridicule cette femme pleine de graisse ? Oui, c'est une furie de trente ans, très négligée, elle porte toujours l'une sur l'autre deux vestes de velours côtelé couvertes de saletés, et on dirait qu'elle ne se lave jamais la figure ni les cheveux. Partout ailleurs, un tel souillon ne manquerait pas d'être la risée de tout le monde. Mais ici, dans le bourg Lihuatun, elle est considérée comme une noble dame, car son mari est le charcutier et le comptable de la Maison de vente et d'achat du bourg. Comment pourrait-on croire que la femme maigre et son fils ont osé chercher des histoires à cette mégère ? Le mari de la femme

maigre, Ren-le-Premier n'est qu'un instituteur non titulaire du bourg, un homme plutôt bon enfant... Impossible de comparer les deux familles. On a vécu tous ensemble les événements survenus dans le bourg, on connaît le sort différent de ces deux femmes — la fortune pour l'une et l'humiliation pour l'autre. On dirait un cauchemar fantastique, mais c'est vrai comme un pavé de la rue. Or, tout le monde sait que c'est Luo-la-Deuxième qui malmène la femme de Ren... Et on éprouve une certaine compassion pour celle-ci...

— Dites la vérité, je vous en prie, Feng-le-Dernier ! c'est vrai, mon enfant n'a pas... dit timidement la femme Ren, le regard suppliant.

Malheureuse femme ! Mariée à un pauvre instituteur, elle ne peut plus vivre dans le bourg la tête haute. Maison lézardée au bout de la rue, vêtements toujours rapiécés, visage émacié, menton pointu, yeux ternes, c'est une pauvre femme faible, et couarde. Évidemment, si elle l'avait pu, elle n'aurait jamais dérangé Feng-le-Dernier. Luo-la-Deuxième l'interrompt :

— Ton enfant n'a pas fait quoi ? Il n'a pas suffisamment battu mon fils, c'est ça ? Est-ce que les enfants des Luo doivent se laisser malmener dans la rue ? Non, mille fois non ! À moins que vienne le jour où le chien ne rongera plus son os !

La mégère a déjà passé toute la matinée à hurler devant la maison de Ren-le-Premier. Tous les jours, elle trouve un prétexte afin de les injurier comme si c'était le seul moyen pour se donner de l'importance. Cette fois, elle déclare que son enfant doit se faire soigner par un médecin et que, si besoin est, ils iront à l'hôpital du district, à celui de la région ou même de la province, et que bien entendu, c'est la famille des Ren qui se chargera de tous les frais ! Quelle méchanceté ! Comment une pauvre femme comme l'épouse de Ren pourrait-elle y faire face ?

— Ne crie pas ainsi, Luo-la-Deuxième ! Ça ne sert à rien, intervient le secrétaire Cao tranquillement. Il est évidemment plus astucieux qu'elle. Laisse parler Feng-le-Dernier, puisqu'au dire de la femme de Ren, il a assisté à la scène. Comme ça,

l'affaire sera vite tirée au clair et nous pourrons la régler correctement. Toi, Feng-le-Dernier, va, parle !

— Le matin, dit celui-ci, un peu confus, je labourais mon champ, enfin un champ sous ma responsabilité...

Sur ce, il essaie encore de grimacer un sourire. Mais il n'y parvient pas. Évidemment, il a vu ce qui s'est passé, mais le courage lui manque pour dire la vérité. En effet, ces dernières années, un cultivateur est tenu pour inférieur aux autres, et puis, la situation de cet ivrogne est encore plus pitoyable que celle de ses copains. Il a sur les bras six enfants, mais il ne travaille pas... « Pourquoi toute cette peine ? se dit-il souvent en dodelinant de la tête, travailler ou pas, c'est pareil — on récolte en tout et pour tout deux poignées de grains, ça ne suffirait même pas pour les moineaux. Et encore, il faut payer en nature, sous tel et tel prétexte. Alors, qu'est-ce qu'il nous reste ? Rien du tout... » Comme il n'a pas envie de travailler ni de faire quoi que ce soit, pas plus que de se livrer à la spéculation — en eût-il envie, il lui manquerait du capital et aussi la dureté pour s'enrichir aux dépens d'autrui —, quand a lieu le partage des céréales à la fin de l'automne, sa part est toujours infime. Il en vend une ou deux livres pour acheter de l'alcool et des tripes et s'en régale tout seul jusqu'à l'ivresse. « Comment ? objecte-t-il à celui qui lui fait des reproches, il n'y aurait que vous qui pourriez le faire ? Moi, Feng-le-Dernier, je n'aurais que le droit de boire de l'eau ? » Puis, lorsqu'il est complètement ivre, il se met à sangloter... Et une fois réveillé, il reprend son air de plaisantin. Dès le début du printemps suivant, il commence à quémander au secrétaire Cao des céréales de secours, ou va frapper à toutes les portes, pour emprunter un bol de riz ou un litre de millet. Il s'emploie aussi parfois à rendre de petits services. Par exemple, lorsque Luo-la-Deuxième a des invités, il aide à transporter des tables et des bancs, et gagne un repas. Un pauvre hère comme lui n'oserait jamais vexer ses voisins, à plus forte raison quand il s'agit de Luo-la-Deuxième, la reine du bourg. Mais, d'autre part, comme il ne veut pas non plus calomnier l'épouse de Ren, cette pauvre femme, il se trouve placé dans un terrible dilemme.

— Dis-le, si tu étais présent, s'impaticente le secrétaire Cao, ou dis-le, si tu n'étais pas là !

— Oh ! Feng-le-Dernier, s'écrie Luo-la-Deuxième, tu étais vraiment là ? C'est bon ! Dis la vérité ! Est-ce que ça s'est passé comme la femme de Ren l'a dit ?

Mais Feng-le-Dernier fait comme s'il ne la voyait pas. Alors, la mégère, incapable de se contenir, le menace. Elle n'en doute pas une seconde : il va se mettre de son côté. Pour elle, cet homme ne peut que se comporter avec elle comme un chien. N'est-ce pas lui qui, pour un boyau de porc, accepte de battre la campagne afin de ramener, une nuit, son mari ivre mort ? Et ne lui a-t-elle pas donné un demi-porc pour placer son fils à l'usine ? Il est bien évident qu'il suffit de donner à Feng-le-Dernier quelques livres d'os pour l'avoir à sa disposition, d'autant qu'elle n'a besoin, pour le moment, que d'un petit mensonge...

Feng-le-Dernier s'empresse de s'expliquer :

— Je voulais dire...

Ah ! ennui ! On commence à le plaindre. Sûrement que, s'il avait affaire à Luo-la-Deuxième, à elle seule, il serait plus courageux. Mais le fait est loin d'être aussi simple. Ici un dieu représente un ensemble de divinités ; vexer la famille des Luo, c'est s'attaquer à toute la couche supérieure du Lihuatun. Ce petit bourg entouré de rizières et perdu dans la montagne est, pour ses habitants, un univers inséparable de leur vie. Par exemple : si vous avez de la difficulté à vous procurer du pétrole et du savon dans l'unique magasin du bourg, Lao Chen se sent alors offensé lui aussi, de sorte que dans votre maison, il n'y aura plus de lumière ni de quoi laver de linge. Par ailleurs, il serait fort possible qu'au printemps, le secrétaire Cao raye d'un trait de plume l'allocation de vos céréales de secours. À bout de ressources, vous vous souviendrez alors peut-être du secrétaire Song, du bourg, mais quand vous aurez l'intention d'aller le trouver le lendemain, vous entendrez dire le soir même qu'il vient d'obtenir de la maison des Lui un sac d'on ne sait quoi ! Mais ce n'est pas encore le comble ! Beaucoup d'autres diffi-

cultés imprévues vont s'abattre sur vous... Voilà les dessous de ce petit bourg qui semble une entreprise dans laquelle sont associés des hommes au pouvoir. Et même si vous ne voulez plus vivre dans ce lieu qui est votre pays natal, il vous serait impossible de le quitter. Tout comme vos fils, peut-être... Alors, comment vous y prendre devant cet état de choses ? Beaucoup d'hommes mille fois plus vaillants ont été obligés de mettre les pouces ! Comment, dans ce cas-là, pourrions-nous exiger beaucoup de Feng-le-Dernier, et lui reprocher sa faiblesse ?

— J'attends ta déclaration, grogne Luo-la-Deuxième.

Feng-le-Dernier a du mal à sourire : lui, un grand gaillard, le voilà sous les regards d'une femme, amoindri, perplexe, et timide. Il balance un pied en se tenant sur l'autre jambe, sans toujours parvenir à articuler un mot. Aujourd'hui, c'est une belle journée de printemps, on entend retentir le chant du loriot. Tout le bourg est éclaboussé de soleil. Feng-le-Dernier semble avoir très chaud, la sueur ruisselle le long de son visage carré.

La mégère perd patience :

— De toute façon, il faut que tu parles... À te voir toujours muet, on pourrait croire que j'ai tort !

— Feng-le-Dernier ! insiste le secrétaire Cao, en faisant un pas en avant. Il allume une cigarette qu'il vient de rouler. C'est le fils de Ren qui a dit que tu étais là. Dis donc si c'est vrai ou non... Ton devoir, c'est d'être responsable envers le peuple, c'est-à-dire envers la femme de Ren, bien entendu, et il faut aussi être responsable envers Luo-la-Deuxième ! Est-ce clair ?

Le secrétaire Cao se comporte avec beaucoup de tact, mais cela n'empêche pas qu'on distingue dans ses paroles une pointe de menace. De plus en plus bouleversé, Feng-le-Dernier ne peut plus tenir en place, il ne sait plus sur quel pied danser.

Si cela continue, ça va aller mal pour la pauvre femme ! Indignés, certains interviennent :

— Allons, parle, Feng-le-Dernier !

— Qu'importe tout cela ? Dis la vérité !

— Dépêche-toi, on a à faire !

Bien entendu, on parle aussi avec tact, tout comme le secrétaire Cao. Mais on voit bien à qui va la compassion du public. La pression s'accroît sur Feng-le-Dernier.

Comme une bête aux abois, il pousse un gros soupir, puis fait quelques pas et s'accroupit sous l'auvent d'une maison, la tête dans les mains, les yeux fixes. Autrefois, on le voyait souvent dans cette posture, mais c'était sur le seuil de sa porte, pour se réchauffer au soleil, les yeux alors mi-clos, l'air heureux. Maintenant, sa béatitude a disparu, il reste là, comme un débiteur incapable de payer ses créanciers. Ah ! quelle situation pitoyable ! À cause de sa pauvreté, il a peur de tout et de rien, et il ne peut pas même dire la vérité !

En un instant, la petite rue est plongée dans un silence absolu. Un nuage, comme un dais, se meut au-dessus du bourg, les hirondelles rasant la terre en gazouillant. De loin, parviennent les cris du coucou.

Brusquement, Luo-la-Deuxième laisse éclater sa fureur, et se met à vociférer. Le mutisme du témoin signifie bien qu'elle a tort, cela constitue pour elle une humiliation devant le public, surtout quand il s'agit d'un homme comme Feng-le-Dernier, qui, à ses yeux, ne vaut pas plus qu'un chien.

— Holà ! Feng-le-Dernier, es-tu muet ? Quand t'ai-je fait du mal ? Même un chien sait répondre par quelques aboiements !

Puis elle déverse sur lui un torrent d'injures, en laissant de côté la femme de Ren, comme si c'était Feng-le-Dernier qui était maintenant son ennemi.

— Ne l'insulte pas !

— C'est vous qui l'avez cité comme témoin ! s'exclament des gens incapables de se contenir davantage.

— Laissez-moi faire ! Ça ne vous regarde pas ! Que celui qui a l'audace de se mêler de mes affaires se montre ! Et qu'on ne se plaigne pas si je suis brutale !

Feng-le-Dernier, lui, baisse de plus en plus la tête. Il se laisse insulter en silence. C'est atroce de le voir ainsi ! La mégère s'égosille éperdument. Tantôt elle met ses poings sur les

hanches, tantôt elle se frappe les cuisses, tantôt elle tape des pieds en crachant sur Feng-le-Dernier.

— Je te somme, Feng-le-Dernier, reprend le secrétaire Cao, de dire ce que tu as vu ! Ça fait déjà quatre ans que la bande des Quatre a été écrasée, maintenant il faut se comporter d'après les faits.

Il explique les choses avec patience. Feng-le-Dernier, enfin, se lève.

— C'est bien ! Le secrétaire Cao l'encourage. Allons, de toute façon, ce n'est pas toi qui es en cause...

Feng-le-Dernier se contente de hocher la tête et, en traînant les pieds, revient à sa place avec un air de martyr. Il arrive qu'un homme aux abois agisse parfois à contrecœur. Feng-le-Dernier est-il vraiment décidé à nuire à un instituteur pauvre et honnête ?

— Secrétaire Cao, commence-t-il d'une voix étrange, un peu frémissante, vous voulez que je parle ?

— On attend ça depuis longtemps !

— Eh bien ! moi, Feng-le-Dernier, tout le monde me connaît, dit-il douloureusement. Dans cette rue... je ne suis rien ! C'est à cause de la pauvreté. Comme vous l'avez vu, on me méprise.

Qu'est-ce qu'il a ? On le regarde en silence, étonné.

— L'année dernière, continue-t-il, on m'a distribué plusieurs centaines de livres de millet et de maïs en plus. Ça a suffi à ma famille jusqu'à la fête des Barques-Dragons. Maintenant, nous avons encore des dizaines de livres de riz glutineux pour faire des gâteaux de fête. Après, ce sera le moment de récolter des pommes de terre, et si nous livrons à l'État nos graines de colza, il nous sera possible d'avoir une récompense en riz. Par ailleurs, notre lopin privé donnera encore du blé. Nos rizières sont bien irriguées, nous n'avons plus de difficulté à cultiver les champs confiés à notre responsabilité. La vie est garantie, nous aurons de quoi manger à l'avenir.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Est-ce que je vais avoir la patience d'écouter ton bla-bla ? tonne la mégère.

Mais quelle surprise ! Feng-le-Dernier se retourne brusquement. Les yeux injectés de sang, il frappe le sol du pied et crie à tue-tête :

— Secrétaire Cao, faites comme vous voulez ! Cette fois, j'arriverai à m'en sortir même sans vos céréales de secours !

Oh ! Stupeur ! On ne l'a jamais vu si furieux : le teint livide, les mâchoires serrées, le visage déformé... Il fait peur !

— Moi, Feng-le-Dernier, pourrais-je me priver de viande ? Non ! déclare-t-il en se frappant la poitrine. Mais maintenant je peux en acheter ! Après avoir vendu mes graines de colza, j'achèterai à la foire quelques livres de porc pour mes enfants. Je n'irai pas dans ta charcuterie à toi ! Au marché libre, on aura un grand choix de viande en payant seulement quelques *fen* de plus. Sois tranquille, Mère Luo ! Je ne te demanderai plus jamais rien ! Regarde bien, maintenant ce n'est plus comme il y a quelques années. Je vais te parler comme ton père, cette année...

— Ne sois pas grossier, Feng-le-Dernier ! Tu n'es pas mon père !

— J'ai été autrefois tellement humilié, que tu ne me regardes même plus comme un homme ! Ces dernières années, grâce à la nouvelle politique de l'État, les paysans ne sont plus gênés comme dans le passé. Et je te préviens, je ne te ménagerai pas si tu oses me dire encore un seul mot désobligeant !

— Eh ! Feng-le-Dernier... le secrétaire Cao essaie de l'arrêter.

Mais, à ce moment, Feng-le-Dernier le coupe net :

— N'essayez pas de m'impressionner avec vos vieux trucs ! Vous ne pourrez plus m'envoyer au stage ni aux travaux de terrassement à la veille du Nouvel An. Maintenant, vous êtes un cadre, et moi un honnête paysan. Le gouvernement est de notre côté, vous ne pouvez rien contre moi !

— Toi ! toi !...

— Comment ? N'est-ce pas vous qui vouliez que je porte témoignage ? Eh bien, oui, j'ai tout vu ! L'enfant de Luo a agi

comme un despote. Il a ramassé quelque chose qui était au fils de Ren et a refusé de le lui rendre. Quand l'autre le lui a demandé, il l'a couvert d'injures. L'enfant de Ren n'a même pas osé répliquer, encore moins le toucher. Est-ce clair, cette fois ?

Tout cela a déferlé d'un coup. Surpris, on reste un moment silencieux. Puis un grand éclat de rire retentit dans toute la rue comme un coup de tonnerre. Ensuite, c'est le brouhaha qui, comme une ondée soudaine, ébranle tout le bourg. La joie éclate, une joie qui évoque le crépitement des pétards pendant la danse des dragons à la fête du Printemps. Quel miracle a réalisé Feng-le-Dernier ! On se méprenait sur lui ! C'est bien d'avoir agi comme ça, il faut agir comme ça ! Ils sont tous gais comme s'ils venaient de terminer un repiquage dans une rizière...

Alors Feng-le-Dernier se tourne vers la femme de Ren d'un air grave :

— Dis-le à ton mari : votre fils n'a pas touché un seul poil de l'enfant des Luo. Je l'ai vu de mes propres yeux. Nous, les cultivateurs, nous ne voulons pas agir comme ces salauds.

— Ah ! Feng-le-Dernier, attends un peu pour voir !... s'époumone Luo-la-Deuxième.

Mais son cri est noyé dans les rires des gens, et on n'entend plus que la voix retentissante de Feng-le-Dernier :

— Je ne crains plus rien ! Il faut seulement que la politique de l'État ne change plus, et qu'on ne soit plus embêtés comme il y a quelques années... Maintenant, je me sens fort, je n'ai plus de souci !

Sur ce, il tourne les talons en disant que le temps lui manque, et il s'en va avec ses grands pieds. En suivant du regard sa grande silhouette, on se souvient : c'est vrai, depuis l'année dernière, cet ivrogne a changé. Il boit moins et travaille plus... Regardez ses grandes chaussures de marque « Libération », n'ont-elles pas été achetées l'hiver dernier ? Mais oui :

*Avec des céréales,
on n'est plus soucieux.*

*On a les pieds sur terre,
on a le cœur épanoui.*

Les mauvais jours sont révolus. Comme si le soleil avait dispersé le brouillard, le bourg se transforme de jour en jour et les paysans se redressent.

Ces habitants de Lihuatun ont assisté à une dispute insignifiante, mais ils ont connu une grande joie. Ils rient encore avec satisfaction, laissant là Luo-la-Deuxième qui continue à s'égoïsser. Et puis, ils se dispersent vite. On a bien de l'occupation à la saison nouvelle. Tout le monde s'en va d'un pas pressé.